Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 7 (1957)

Heft: 2

Artikel: La pensée du psychologue Erich Neumann, de Tel-Aviv : à la recherche du centre mystérieux de l'homme

Autor: Lachat, William

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380663

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PENSÉE DU PSYCHOLOGUE ERICH NEUMANN, DE TEL-AVIV

A la recherche du centre mystérieux de l'homme

L'Etat israélien peut s'honorer de posséder un psychologue d'envergure, dont la réputation — née de nombreux écrits que recommande une qualité peu commune de pénétration — semble être de celles qui échappent aux lois de l'éphémère. Né à Berlin en 1905, Erich Neumann fit en cette ville ses études gymnasiales et universitaires, se spécialisant en philosophie et en psychologie. Après avoir obtenu le doctorat en philosophie, et afin de réaliser le rêve de sa vie : devenir psychothérapeute, il élargit sa culture déjà considérable en faisant des études complètes de médecine. Puis il écoula des années aux pieds de celui qui devait être son maître de prédilection et exercer sur lui l'influence décisive déterminant la suite de sa carrière, le professeur C. G. Jung, de Zurich, dont il est actuellement le disciple sans doute le plus éminent. Si Jung est le pionnier génial, le prophète le plus autorisé de la psychologie analytique contemporaine, Neumann est le systématicien sagace et fidèle de la pensée jungienne, en même temps que celui qui en prolonge les lignes avec un sens sûr et beaucoup de profondeur créatrice.

Dans son livre qui porte le titre *Tiefenpsychologie und neue Ethik* [1], Neumann n'est certes pas tendre à l'égard du christianisme, dont la morale s'est avérée incapable, pense-t-il, de conjurer les remous psychiques qui ont déterminé, par exemple, le déchaînement guerrier de 1939 et des années suivantes. Pensé au lendemain de cette catastrophe, ce livre clair et captivant — bien que telles de ses conclusions, tirées trop à la hâte, ne soient pas pertinentes — attire utilement notre attention sur une lacune de base, qui n'est pas sans danger, de la pensée chrétienne traditionnelle. Celle-ci, en effet, n'a-t-elle pas trop la tendance à ne voir que le côté conscient et

[1] *Tiefenpsychologie und neue Ethik*, Zurich, Rascher Verlag, 1949, 128 p.

supérieur de la personnalité humaine, et à en méconnaître les profondeurs inconscientes, ténébreuses et souvent volcaniques, soit la partie prépondérante et la plus opérante de la réalité de l'homme ? La psychologie analytique nous rendra ici le très précieux service de nous faire réfléchir sur les racines perfides et les assises presque inébranlables de la « puissance du péché », chevillée dans l'homme, même dans l'homme justifié et pardonné. Elle nous mettra en garde contre le très grand danger de les minimiser, comme d'en tenter le refoulement ou la suppression naïve par la seule force du moi, ce qui occasionne généralement des scissions pathologiques de la personnalité, des névroses. *Non considerasti quanti ponderis sit peccatum!* « Tu n'as pas encore considéré de quel poids est le péché ! » (saint Anselme de Cantorbéry). Le remède à cette situation, nous ne le demanderons pas à Neumann, car elle n'est que dans le christianisme. Cependant, ce penseur nous donne de nouvelles raisons d'aimer le prochain et de pratiquer une intelligente miséricorde.

L'œuvre maîtresse d'Erich Neumann est sa tentative audacieuse, fondée sur une érudition énorme, d'une « histoire des origines du moi conscient » *(Ursprungsgeschichte des Bewusstseins)* [1], où il scrute avec une sagacité pénétrante les mythologies et les religions des sociétés primitives, afin d'y déceler — puisqu'elles en sont la projection fidèle — la psychologie d'abord collective et peu à peu personnelle de l'humanité émergeant des brumes de la préhistoire. L'on sait qu'à côté de la très longue durée des premiers âges, la civilisation apparaît comme un épiphénomène datant à peine d'hier. Aussi, le sous-sol inconscient de notre être, qui est la partie la plus considérable et la plus active de nous-mêmes, ne peut être connu dans ses comportements spontanés et dans ses racines archétypiques, qu'au travers du fourmillement des conceptions mythologiques de toutes les familles ethniques. En effet, le fond archaïque de la nature humaine devient transparent à qui se penche attentivement sur ce monde lointain des mythes et des symboles de l'humanité, car c'est ici qu'a été tissé cet amas d'images-forces ancestrales qui, comme des ressorts puissants, déterminent aujourd'hui encore, et au premier chef, nos mouvements et réactions les plus élémentaires, nos émotions, sentiments, pensées, désirs. Sans parler de ces manifestations imprévisibles d'humeur sauvage qui peuvent soudain jaillir des replis de notre contexture inconsciente et opérer au-dehors des ravages indicibles. L'Ecriture appelle cette région inférieure de nous-mêmes : le vieil homme, la chair, et elle avisera au remède seul efficace, au principe seul dominateur et ordonnateur du chaos psychique en désignant Celui dont la grâce et l'Esprit peuvent seuls reconstituer

[1] *Ursprungsgeschichte des Bewusstseins*, Zurich, Rascher Verlag, 1949, 546 p.

le vrai visage de l'humanité. Mais, tout en fixant nos regards sur ce but élevé, sommet de la pyramide, il sera sage de ne pas méconnaître le reste de la pyramide, ses degrés inférieurs, les stades antérieurs du développement de la psyché humaine, dont le plus grand nombre ont été formés à l'école du paganisme. L'oublier, c'est courir le risque des retours offensifs de la « chair » en pleine vie de l'Esprit. C'est humiliant mais salutaire de ne jamais perdre de vue les abîmes de la chute d'où, hier seulement, nous émergions à la grande lumière du Pardon. Il y aurait moins de scandales et de catastrophes dans la vie chrétienne, si l'on se souvenait sans cesse que l'homme naturel est toujours à fleur de peau, prêt à bondir.

Voici, brièvement esquissées, quelques-unes des principales étapes de l'évolution psychique de l'humanité, telles qu'elles sont décrites avec une science remarquable et en un raccourci saisissant dans l'ouvrage en question. L'auteur part de l'état originel de notre race, où la conscience embryonnaire n'est pas encore séparée de l'inconscience, qui l'enveloppe et l'engloutit toujours de nouveau. Cet état d'unité primitive, ou de « participation mystique » (Lévy-Brühl), est symbolisé par le cercle ou le serpent hermaphrodite et autophage, dit « uroborus », qui incarne l'éternité de la vie. Il est sans commencement et sans fin. Puis vient la première différenciation, le stade de l'autorité matriarcale (Bachofen), le régime de la « grande mère » (*magna mater*, Isis, Astarté, Europe, Aphrodite, etc.). Mais le moi conscient n'apparaît vraiment qu'avec le « héros » (Osiris, etc.) qui, après d'âpres combats, se libère de la domination matriarcale. C'est ensuite l'avènement du patriarcat, quand est compris le rapport, jusque-là ignoré, entre l'acte sexuel et la naissance. L'honneur de la procréation passant de la mère au père, celui-ci devient l'autorité prépondérante, et la mère n'est plus considérée que comme contenant, lieu de passage de l'enfant et nourrice. L'âme humaine a été ainsi formée, dans la nuit des temps, par deux puissances psychiques, d'une part le principe matriarcal, tout proche de l'inconscience primitive, et qui, pour cette raison, posera les larges et stables fondations de la psyché, et, d'autre part, le principe patriarcal, d'apparition plus récente, qui est l'élément dynamique, inventeur et directeur, correspondant au moi conscient. Mais, selon Jung et son école, si l'homme a aussi en lui une tendance féminine *(anima)*, la femme a aussi en elle un sens masculin *(animus)*, soit deux organes d'adaptation mutuelle dont les échanges et la collaboration sont à la base de l'unité du mariage, comme de toute vie et créativité collectives. De ce commerce naît, selon une expression chère à Neumann, le puissant courant de la « centroversion », qui porte en soi tout l'avenir de l'humanité et qui caractérise tout particulièrement le stade actuel de son évolution millénaire. C'est ce que

Jung entendra par l'« individuation », ou l'intégration de la personnalité, non isolée, mais toujours en interaction avec le groupe social. La centroversion est la fonction de l'unité, la marche vers le centre, et le centre ordonnateur de l'âme est le *Selbst*, le *soi*, qui est le sens de la totalité de l'être corporel et psychique, conscient et inconscient, et l'organe de communication avec le cosmos et Dieu.

I

Voyons maintenant le contenu des trois livres qu'il nous reste à présenter sous le titre général : *Umkreisung der Mitte* [1]. Le premier traite de ce sujet : *Kulturentwicklung und Religion* (l'évolution de la culture et la religion). Il souligne d'abord l'importance psychologique du *rite*, quand celui-ci n'a pas dégénéré en une forme vide. Le rite, qui joue déjà un rôle de premier plan dans la vie instinctive des animaux (voir les « cérémonies » de la cour que se font les oiseaux, ou les danses circulaires auxquelles se livrent les singes), est chez l'homme l'expression normale des archétypes sommeillant dans les profondeurs de son être psychique. Un rituel vécu est, non seulement une sorte de transformateur d'énergie, mais une protection pour le conscient encore faible, ou encore un système d'écluses destiné à contenir et à distribuer sagement les dynamismes impétueux accumulés dans la psyché. Mais l'Occident souffre d'une surabondance de rites et de dogmes qui n'ont pas franchi le seuil de l'expérience vécue et qui, pour cette raison, menacent ruine. Derrière les fêtes modernes qui attirent les masses — manifestations sportives, courses, concours, cinéma, théâtre, jeux de hasard, etc. — il y a des irruptions instinctives ou archétypiques élémentaires qui s'exprimaient jadis dans des formes rituelles aujourd'hui abandonnées. « Vous serez pour moi un peuple de prêtres, une nation sainte », répète Neumann à la suite de l'Ancien Testament, non sans une certaine nostalgie. Il voudrait que la vie humaine soit tout entière un rituel, où chacun serait le prêtre de son sanctuaire intérieur, conduisant saintement la flamme de l'autel — qu'à la suite de Rudolf Otto il appelle *numen*, ou « le numineux », pour ne pas dire Dieu dans l'homme — vers son but éternel, qui dépasse l'homme autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Sans le contact avec les puissances « transpersonnelles » (d'aucuns diraient : transcendantales), l'existence humaine ne peut

[1] *Umkreisung der Mitte :*
a) *Kulturentwicklung und Religion*, Zurich, Rascher Verlag, 1953, 210 p.
b) *Zur Psychologie des Weiblichen*, Zurich, Rascher Verlag, 1953, 182 p.
c) *Kunst und schöpferisches Unbewusstes*, Zurich, Rascher Verlag, 1954, 166 p.

subsister, ni être créatrice. Toutefois, elle est ainsi faite qu'elle revit et atteint le niveau de la créativité seulement à travers « la mort ». L'Evangile ne parle pas autrement. Si Freud croit pouvoir expliquer l'homme par le rôle prépondérant de la sexualité en lui, et Adler par le « désir de puissance », Jung, sans méconnaître la part de vérité contenue dans ces deux positions, cherche plus loin et découvre ce qui est l'apanage exclusif de l'être humain : le besoin spirituel et religieux inné. « L'élément spirituel apparaît comme une pulsion et même comme une véritable passion dans la psyché. Il n'est pas dérivé d'un autre instinct, c'est un principe *sui generis*, à savoir la forme indispensable à la force instinctive » (Energetik der Seele, p. 103). Ailleurs, Jung avait dit : « De même que l'œil correspond au soleil, l'âme correspond à Dieu. Dans tous les cas, l'âme doit avoir en elle une possibilité de relation, une correspondance avec l'essence de Dieu, sinon aucune connexion ne pourrait s'établir ! Formulée psychologiquement, cette correspondance est l'archétype de l'image de Dieu. » Erich Neumann semble n'en être pas encore tout à fait là ; il cherche toujours, mais peut-être ne chercherait-il pas si obstinément dans la même direction s'il n'avait déjà trouvé.

Une autre étude du même livre, intitulée « Le monde mystique et l'individu », nous fait comprendre l'intensité de la recherche de ce dépassement nécessaire du Moi, qui est une mort, et qu'à défaut d'un terme meilleur l'école jungienne appelle « le Soi », la dernière phase de l'évolution psychologique de l'homme occidental. Le moi rationnel et volontaire, issu de l'inconscient que reflète la mythologie, a créé notre civilisation et l'a conduite très loin. Mais celle-ci souffre et est menacée dans ses œuvres vives du fait de cette hégémonie de la raison, ou hypertrophie du moi. L'étape suivante, qui sera son salut, est désignée « le troisième facteur » ou « le soi », auquel conduit, comme nous l'avons déjà dit, le processus de l'individuation. Le soi est l'ensemble du conscient et de l'inconscient, la totalité psychique devenue une, en opposition au règne exclusif du moi, générateur du rationalisme dissolvant, cette maladie typique de l'Occident. « La libération seule possible gît dans la lumière de la divinité, brillant dans la profonde nuit mythique » (p. 78). Sans l'établir formellement, Neumann pressent un rapport entre le « soi », qui transcende le moi conscient, et Dieu. Il reconnaît que « le miracle de l'intervention divine » (p. 85) doit accompagner l'insuffisante activité de l'homme. Le soi doit venir au secours du moi et le régir, voire le remplacer. Le moi n'a d'avenir que dans le soi. Selon l'optique chrétienne, nous dirions : nouvelle naissance, effusion du Saint-Esprit, entrée et habitation du Christ dans l'homme. Mais l'erreur serait d'oublier que le monde mythique et archétypique ne cesse de vivre, comme une substructure toujours présente —

comme la chair est toujours un risque pour l'Esprit, et le retour au chaos pour l'ordre établi — dans les profondeurs du subconscient.

D'autre part, deux dangers redoutables à l'heure actuelle sont conjurés par la suprématie du Soi dans l'âme humaine : celui, déjà mentionné, du rationalisme, de l'atomisation de l'individu et de la société, et de leurs valeurs spirituelles, par la surenchère et l'inflation du moi rationnel, comme aussi le danger de la massification, du retour aveugle à l'âme collective et à ses mythes, ce qui se produit dans les conflagrations guerrières et révolutionnaires. L'individuation, où une Présence souveraine envahit l'homme tout entier et occupe le poste de commande du Soi pour régner sur la totalité de la psyché, pourra seule opérer un changement général d'attitude au sein de l'humanité. « Seule l'accumulation (des individuations), l'agglomération des changements individuels semblables amènera une solution pour la collectivité. » [1]

Erich Neumann a beau nous assurer, en tête de son étude sur *l'homme mystique*, que tout est projection, non seulement dans la mythologie des religions païennes et primitives, mais aussi dans le judaïsme et le christianisme, il n'en affirme pas moins, au cours de ce même essai, que l'homme est par nature et par définition *homo mysticus*, que la mystique est une catégorie fondamentale et originelle de l'expérience humaine. Le phénomène mystique — dynamique, révolutionnaire ou ironique — est partout et toujours observable dans l'humanité. Il déclare la guerre au moi, et cherche en tout cas à lui donner un nouveau contenu. Le « tout autre », le « numen » ou « numineux » libre et créateur (R. Otto), se situe aux antipodes du moi, ébranle profondément ce dernier et veut le transformer. Il est la source de la créativité subconsciente et fait du Soi le réceptacle élu de l'*imago Dei* (image de Dieu), le siège de la ressemblance de Dieu en l'homme. Le changement de la personnalité peut se faire par une irruption spontanée du divin en elle ou par une lente évolution. Rien ne change, rien n'est créé, aucune expérience mystique ou artistique ne peut avoir lieu, en dehors de la tension énigmatique entre le moi et le soi. Le « facteur central », le centre mystérieux de l'homme est un « inconnu créateur », qui le re-crée sans cesse et qui le rend capable de créer sous l'empire du *numen*, que le croyant appelle le Verbe ou l'Esprit créateur, le Christ éternel. Ce numen le constitue à jamais *homo mysticus*.

Comme la physique moderne des Whitehead et Eddington, pour ne citer qu'eux, tend en dernier ressort à postuler l'existence de « forces spirituelles primaires », que l'on pourrait qualifier et qui ont

[1] C. G. JUNG : *Psychologie und Religion*, Zurich, Rascher Verlag, 1940, p. 142 ss.

été qualifiées de « mystiques », la psychologie analytique contemporaine ne peut faire autrement que d'expliquer l'homme avant tout par *la fonction mystique*. Il n'est plus nécessaire — et pour d'autres raisons encore — d'éprouver aujourd'hui de la honte ou de l'effroi devant le mot « mystique », comme cela arrive si incompréhensiblement dans l'œuvre de maints théologiens d'aujourd'hui, au moment où les savants eux-mêmes, et pas les moindres, aiment à parler de « la souveraineté de la mystique ».

II

Le second livre de la trilogie de Neumann, intitulé *Zur Psychologie des Weiblichen*, traite de la psychologie féminine en des termes nouveaux. Le problème est d'envergure, car, nous dit-on, la civilisation occidentale elle-même est mise en question, menacée ou guérie, dans l'attitude que l'on adopte à l'égard de la situation intérieure et extérieure de la femme. En effet, la négligence du côté féminin de l'homme et la suprématie de l'élément masculin, ne sont-elles pas à l'origine du malaise et du déséquilibre contemporains ? Il importe de découvrir la structure intime et le caractère *sui generis* du psychisme féminin, de considérer celui-ci avec objectivité, lui faisant la place légitime à laquelle il a droit.

Une première étude renseigne utilement sur « Les stades psychologiques du développement féminin ». Si à l'origine le moi est peu différencié et se confond généralement avec l'inconscient du groupe maternel et de l'autorité matriarcale (magna mater), il s'en détachera insensiblement pour dépendre de l'homme, reconnu procréateur. Il en résultera une perte de la réalité psychique de la femme, un sentiment d'infériorité, un état d'assujettissement, mais aussi l'épanouissement de son être dans le don de soi. La femme connaîtra aussi la crise aiguë de l'émancipation de ses fils à l'égard des liens profonds qui les unissaient à elle. D'autre part, elle succombera peut-être à la régression matriarcale de la belle-mère dominatrice, ou pratiquera dans le mariage l'auto-défense de sa nature méconnue en s'insurgeant contre la puissance masculine, ou encore son ascendant usurpateur risquera de rendre son mari psychologiquement infantile. Mais se masculiniser sera pour elle aussi dangereux que pour lui de s'efféminer. La sphère de la femme étant surtout celle de la vie inconsciente, et le domaine de l'homme étant celui du moi directeur, notre civilisation souffre de l'activité excessive du second élément et de l'insuffisante présence du premier.

Il arrivera peut-être aussi à la femme d'augmenter son attachement à son père ou de se livrer totalement à ses enfants ou a tel

mouvement ou engouement — cercle, secte, culte d'un grand homme ou d'un art — afin de mieux échapper à son mari.

Le type patriarcal du mariage s'installe dès les premiers âges historiques ; il survivra à l'épreuve millénaire, s'avérant viable malgré d'évidentes lacunes ; il sera une symbiose plus ou moins réussie, reposant sur un contrat d'appui mutuel. Il n'empêchera pas l'épouse de jouer le rôle d'inspiratrice, de muse, en réponse à l'attente de l'*anima*, cet aspect féminin de la nature masculine. Dans la civilisation patriarcale, la femme pourra être aussi prophétesse, nonne, génie ou « ange ». Mais si le masculin est caractérisé par une poussée dynamique en avant, le féminin regarde plutôt en arrière, vers les sources et les racines profondes du subconscient. Les conflits et les névroses guettent les conjoints qui sont très différents l'un de l'autre, si l'un méconnaît la nécessité interne de nouveaux développements pour son partenaire, de nouvelles affirmations inaugurant les stades subséquents de sa croissance psychique. La guérison du mariage est la rencontre vraie et profonde, la découverte du soi unificateur après avoir triomphé des prétentions unilatérales et exclusives du moi. Désormais, ce ne sont plus deux « mois » autonomes qui s'affrontent, mais deux structures inconscientes qui se découvrent, se reconnaissent *une* dans l'humaine faiblesse mais aussi dans leurs possibilités créatrices, s'interpénètrent pour constituer une totalité, une unité qui va s'épanouissant. Le heurt des conscients divise, mais le contact des inconscients unit. Les différences individuelles s'estompent en présence du fond commun qui apparaît soudain comme une vaste base portante. Les constellations psychiques divergent sur le plan du moi, mais elles convergent sur celui du soi. L'individuation totalisera les affinités et les points de contact. Ce sera l'intégration croissante d'une personnalité conjointe, l'adaptation mutuelle toujours plus accentuée de deux psychés, la gravitation autour d'un même centre, le soi, qui unit conscient et inconscient, les fait communiquer entre eux, et d'un conjoint à l'autre, sur un plan supérieur, au niveau de « la communion du Saint-Esprit » ou de « Christ en nous », diront les croyants. C'est là le seul plan où se consomme parfaitement l'union des contraires (voir I Corinthiens 13).

La conscience féminine, ou matriarcale — attitude psychique fondamentale qui n'est pas l'apanage exclusif de la femme (cf. l'anima de l'homme) — fait l'objet de l'étude suivante du même volume. Le matriarcat veut désigner ici, non pas tant une époque de la préhistoire, qu'un stade particulier du développement psychologique de l'humanité, où l'inconscient, représenté surtout par la psyché féminine, est prédominant et déterminant, tandis que le conscient réfléchi, volontaire et novateur, qui est le propre de l'homme, n'a

pas encore atteint le niveau de l'autonomie. L'ordre patriarcal et l'ordre matriarcal sont deux conceptions et deux structures du monde qui regardent dans deux directions différentes, qui s'opposent, mais qui sont destinées à s'adapter harmonieusement l'une à l'autre, et à collaborer créativement. En mythologie, si le soleil est généralement le signe du masculin, la lune, qui règne sur la nuit, est le symbole de la vie féminine, qui commence à vrai dire dès qu'intervient la menstruation, ce phénomène — mensuel comme les phases lunaires — qui a un retentissement psychique si violent sur la femme, la « défloraut » intérieurement dans une certaine mesure.

Constatons aussi que l'esprit féminin « comprend » autrement que celui de l'homme, plus « par le cœur », par l'inconscient ébranlé parfois jusqu'en ses dernières profondeurs, que par la tête, cet instrument plus distant de la vie, plus détaché du réel, par lequel l'homme pense, abstrait et spécule froidement, calcule et construit logiquement. La « compréhension » de la femme est plutôt une « conception » au sens biologique du mot, une pénétration et une fécondation de son être par des contenus extérieurs auxquels elle se soumet, se livre de bonne grâce, qu'elle accepte et assimile, et par lesquels son être entier, tout ému, est chaque fois profondément modifié. Si dans l'Occident patriarcal la tête est souveraine et opérante, en Orient le cœur occupe une place plus centrale et plus influente. En Egypte, le cœur est le berceau des pensées créatrices ; aux Indes, il est le siège du *mana*, de la « force extraordinairement efficace » dans l'homme ; en Chine, il est la source du rayonnement des forces magiques, mystiques et morales. Le cœur conduit la conscience féminine à des profondeurs qui sont manifestement insoupçonnées et inaccessibles au conscient rationnel de l'homme, bien que celui-ci, par son *anima*, participe à des degrés divers à certains aspects de la psychologie féminine. L'intellectualité de l'homme l'empêche généralement de savoir ce qui se passe exactement au fond des situations de vie, ce qui n'échappe pas à l'intuition féminine.

En opposition aux ardeurs dévorantes et desséchantes du soleil (le conscient rationnel et abstrait), la lune — symbole du féminin et du subconscient — préside à la nuit, qui, par sa tranquillité et son voile étendu sur toutes choses, est le temps favorable à l'engendrement et à la conception, à la germination et à la lente croissance, au sommeil réparateur, au processus créateur, bref au développement multiple de la vie et à sa guérison. Par là sont signalés à la fois le rôle du féminin et celui de l'inconscient, qui souvent se recouvrent, deviennent un dans le mystère de la créativité. « Tout dans la femme est énigme, et tout dans la femme est solution. Cela s'appelle grossesse » (Nietzsche). Le subconscient n'est-il pas le siège d'un état permanent de grossesse psychique ?

Il est aussi notoire que le féminin se trouve être, dans une plus grande mesure que la nature masculine, ouvert au « numineux », accessible au divin, plus intimement prédisposé à l'union mystique, à la fois avec la nature et avec la divinité. En raison de la nature inconnue et de la destinée mystérieuse de l'enfant qu'elle porte, la mère est devenue, dans sa constitution intime, un être réceptif, soumis à l'égard de Dieu, abandonné à sa grâce, qui règne sur tous les mystères, tandis que l'homme est surtout orienté, on l'a déjà dit, vers la liberté, vers l'action autonome du moi, la volonté et l'intellect. La conscience féminine, au contraire, aspire à connaître le sens profond des choses, elle reflète la subjectivité, la tendance à la contemplation, à proximité des processus inconscients, tandis que le masculin est attiré surtout par l'objectivité, par les réalités de surface, par la causalité logique et mécanique. La femme mobilise à propos de tout la totalité de sa personne. Si son acte de connaissance est une grossesse, le résultat de cet acte est une naissance. Elle se meut au-delà de toute dialectique, se rit des calculs et des preuves. Elle place la transformation de l'être au-dessus de l'énoncé des vérités et des principes. Elle est constamment en communication avec les sources, les bassins d'accumulation et les puits artésiens du subconscient, ce qui lui vaut d'être plus en contact avec le réel que l'homme, qui est enclin à s'isoler dans sa pensée abstraite et étrangère à toute émotion.

A l'instar des doctrines chinoises du I-Ging et de Laotse, le propre de la féminité de toujours est, sauf exception, de chérir le demi-obscur, le caractère voilé et secret des choses, d'avoir du temps pour tout, de renoncer à la rapidité des réactions et du succès, à la visibilité des effets. L'éternel féminin est plus contemplatif et rêveur qu'entreprenant et activiste. Il préfère la sagesse pratique à la vérité objective, le relativisme à l'amour de l'absolu. Il a le génie de l'attente, de l'acceptation des lentes maturations, et il s'intéresse avec prédilection à la totalité et à la nature vivante de la réalité. Comme l'inconscient est plus créateur que le conscient, la synthèse du féminin — chargé des ressources infinies sommeillant dans les profondeurs psychiques (grossesse et naissance) — et du masculin essentiellement penseur, lutteur et réalisateur, est la condition idéale de la créativité.

L'individuation de la femme — sa contribution originale infiniment précieuse à une civilisation d'allure si masculine — consistera à maintenir une liaison constante avec les richesses de l'inconscient, qu'elle connaît de plus près, afin que l'homme à l'intellect hypertrophié cesse de se priver de ce substratum indispensable et créateur de vie. La totalité féconde aura alors remplacé l'unilatéralité stérile. La solution du problème humain gît dans l'union des contraires. C'est la condition éminente de tout processus créateur.

« A propos de *La flûte enchantée* de Mozart », telle est la dernière étude du livre en question. On y trouve le symbolisme et les mystères de la franc-maçonnerie, à laquelle Mozart adhère sous l'empire de l'esprit de son siècle, le rationalisme de l'*Aufklärung*, mais aussi toute la psychologie des profondeurs incarnée dans les différents personnages, et,en dépit de la banalité du texte littéraire, explicitée par la génialité extraordinaire de la musique. Bref, un mélange de contes de fées, d'esprit maçonnique, de sagace discernement psychologique, en même temps que d'art musical insurpassable, dont la devise est : Par la nuit à la lumière ! Une sorte de rituel d'initiation, dont le but est l'élargissement de la personnalité par une illumination interne croissante. La « reine de la nuit » (Königin der Nacht) personnifie le côté ombre, en particulier les affects dévastateurs de l'orgueil, de la vengeance, de la puissance du mal et de la mort. Elle représente le féminin qui séduit, éblouit, doute ou trompe, qui se meut sur le plan du diabolique, accable l'homme et le pousse au désespoir (Der Hölle Rache kocht in meinem Herzen). La « reine de la nuit », avec tous les négativismes perfides du féminin, est le fond sur lequel se détache Sarastro, le principe de la lumière. Sous ses aspects terribles, elle est « la grande mère » des sociétés primitives, mais qui survit et prend corps dans tous les âges.

L'auteur estime que le vrai caractère de la musique de Mozart, dont la gamme des sentiments évoqués semble embrasser la totalité de l'univers, n'apparaît nulle part aussi nettement que dans « La flûte enchantée », où le chant populaire et comique côtoie les plus hautes expressions lyriques. Comme le chant d'Orphée avait le pouvoir de dompter ce qu'il y a de sauvage et de rebelle dans l'homme et dans l'animal, d'apaiser et de transformer les « passions » en les harmonisant sur le plan d'une unité supérieure, ainsi « la flûte enchantée », qui figure la mission de la musique, est en fin de compte le symbole de la plus haute sagesse, voire de l'amour divin, de la grâce qui concilie la loi et la liberté, en même temps que la voix charmeuse de l'éternel féminin.

III

Que dire du contenu du troisième volume : *Kunst und schöpferisches Unbewusstes ?*

On ne pressentira jamais qu'à distance les contours prodigieux de la nature de Léonard de Vinci, qui unit de façon unique en sa personne l'artiste génial et le savant de grande classe. Une pareille totalité de vie créatrice nous émerveille — plus encore que celle d'un Goethe — et dans la mesure même où elle incarne l'intention et la

finalité secrètes de l'humanité occidentale. Le psychologue distinguera surtout dans la vie et l'œuvre de Léonard de Vinci la prédominance de l'archétype maternel. Voici pourquoi. Né hors mariage en 1452, il lui échut de grandir avec son père et une belle-mère dans la maison de son grand-père. Mais l'avocat Da Vinci s'est marié quatre fois. L'on imagine les répercussions néfastes de ce foyer mouvementé sur la grande sensibilité du jeune artiste. Grièvement frustré de sa mère, par compensation il la cherche partout, se heurtant à tout moment à son ombre, comme dans ce souvenir d'enfant au berceau, où il la voit, en rêve, s'approcher de lui sous l'aspect d'un grand aigle, venant de sa queue lui ouvrir la bouche. Sa vie entière et son œuvre artistique seront hantées, dominées par cette image primordiale jaillissant de son inconscient, celle du maternel et de la féminité. Quoique hostile à tout ce qui rappelle la sexualité, son pinceau sera conduit toujours de nouveau par l'archétype du féminin, qui présidera à tant de créations : Mona Lisa (la Joconde), la Vierge aux Rochers, Sainte Anne, et ces figures masculines aux traits si féminins : le Christ de la Cène, saint Jean-Baptiste, Bacchus, etc. Léonard a préludé aux temps modernes en se tournant, avec la Renaissance, vers la Terre, notre « grande mère », tout en présentant le féminin sous une forme et dans une synthèse nouvelles. L'âme de l'homme moderne n'apparaît-elle pas dans le sourire énigmatique de Mona Lisa, qui parvient à unir ces contraires : une madone et une sorcière, le terrestre et le divin ?

Trois paroles bibliques hantent très significativement l'auteur israélite de cette étude, où nous le voyons graviter de très près autour du « centre mystérieux de l'homme ». La première, il la lit dans le sourire, transcendant la vie et la mort, du « Jean-Baptiste » de Leonardo : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue ! » Il faut que le Christ croisse, le nouveau et seul authentique « soi-même » de l'homme, l'« image de Dieu » restituée en lui. D'autre part, Neumann cite souvent et affectionne la parole de Jean 10 : « Le Père et moi, nous sommes un... » Enfin, il revient volontiers à la déclaration de Saint-Paul : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi », et il citera le commentaire qu'en donne Jung lui-même : « Le centre de la personnalité totale n'est plus le moi, mais un point intermédiaire entre la conscience et l'inconscient. Ce point est le nouveau centre de gravité, le nouveau centrage, peut-être le centre virtuel de l'homme total... » (p. 69). Il s'agit donc toujours du Soi, qui a détrôné le moi, et que la parole paulinienne appelle « Christ en nous ». — Encore ceci : à la main de sainte Anne montrant le ciel, l'auteur ne prête-t-il pas cette signification, à l'adresse de la Vierge : « N'oublie pas qu'il n'est pas seulement ton enfant, mais qu'il appartient aux cieux. Il est la Lumière qui monte ! »

La monographie « L'art et le temps » cherche à définir la nature des rapports qui unissent l'artiste à son époque, nature qui est tout autre, plus complexe que ce que l'on pense communément. L'inconscient collectif est la force profonde qui crée et oriente l'évolution de l'humanité. L'artiste fait un avec le groupe dont il traduit à son insu, non intentionnellement, les tendances et les poussées archétypiques. Il est ainsi comme porté par des dynamismes qu'il ignore et dont il est pour ainsi dire le jouet et l'interprète. (Voir le recueil jubilaire intitulé : *C. G. Jung*, éditions « Le Disque vert », Paris-Bruxelles, 1955, p. 138-139.)

L'artiste est révélateur du numineux, négatif ou positif, qui, par une nécessité interne élémentaire, doit surgir dans une génération donnée. L'art moderne oscille entre ces deux pôles : le chaos et l'image divine originelle (Urbild), et c'est souvent dans les situations infernales désespérées que le « nouveau » libérateur et ordonnateur se plaît à naître. La désintégration et les dissonances de l'art contemporain sont les nôtres au premier chef, celles de notre siècle, et les comprendre, c'est nous comprendre nous-mêmes. L'enfer nous est devenu tout proche, parce que nous avons pris conscience de sa présence en nous. Mais nous comprenons aussi qu'il existe un chemin pour en sortir, une force et une présence pour le vaincre ou le métamorphoser. Et ici l'auteur ne peut s'empêcher de prononcer, sans doute encore en tremblant, le mot : *die Gnade*, la grâce.

Dans l'art moderne, il ne s'agit plus de beauté ni de jouissance esthétique, mais d'une image fidèle de l'inconscient tumultueux de l'époque et de la recherche d'un ordre nouveau, qui peut prendre figure et s'imposer d'un instant à l'autre. L'homme créateur vit à la merci de cet axiome qui commande à toute création authentique, et que le Christ formula un jour dans les évangiles : « L'Esprit souffle où il veut ! », le même Esprit qui aux origines planait souverainement sur le chaos cosmique. Aussi du grotesque-horrible-démoniaque de l'art d'aujourd'hui peut jaillir, plus vite qu'on ne pense, un monde psychique « transpersonnel », semblable à un « royaume de Dieu » dans l'homme et au milieu des hommes. Neumann n'hésite pas à affirmer que l'art de notre temps s'achemine vers un spiritualisme radical, vers une glorification du règne secret des puissances transcendant l'homme, en réaction contre le matérialisme issu de la résurgence, à la Renaissance et dans la suite, de l'archétype de la Terre et du Terrestre. L'art actuel se sent la vocation de suivre « le chemin d'Abraham », que la divinité lui montre, plein de mystère, au-delà des déserts et de leurs mille dangers. Son but est la révélation du numineux sous ses multiples aspects surpersonnels : religieux, éthique, scientifique, artistique, etc. Mais en même temps son objectif est l'intégration de l'humain dans sa plénitude. Sa conception de

l'homme est en voie de transformation : il le voit toujours moins selon la ligne horizontale de l'histoire, de la sociologie et du canon culturel, et toujours plus selon la verticale de ses rapports avec l'Absolu.

« Nous savons », dit Neumann, « que le noyau des névroses de notre temps est constitué par le problème religieux, ou, de façon générale, par la quête à la découverte du Soi » (p. 137), l'organe de communication avec le cosmos et la divinité, en même temps que l'habitat de la présence réelle de Dieu dans l'homme. A cause de leur centre numineux et du mouvement de « centroversion » qui les actionne, la plupart des névroses sont de « saintes maladies ». L'art moderne, dans ce qu'il a d'effrayant, nous fouette salutairement au visage, afin de nous contraindre à considérer le vide béant qui règne au centre de la personne humaine, et qui la rend malade. Mais elle est heureusement destinée à devenir le centre d'une nouvelle naissance et d'une transformation croissante. L'étude se termine par ces mots : « L'homme de notre temps est comme son art, qui est chair de sa chair, non seulement un paysage obscur et hérissé de dangers, mais aussi un grand accomplissement et une espérance plus grande encore » (p. 139).

Enfin, dans « Remarques sur Marc Chagall », il est dit de ce peintre israélite de Vitebsk (Russie) : « Chez lui parle en images et en couleurs quelque chose de premier et d'unique qui provient de la même couche de l'âme d'où le prophétisme juif a tiré sa force ». Est-ce trop dire ?

* * *

Ce bref aperçu d'une pensée pénétrante et lourde d'un grand essor créateur nous fera sans doute désirer la sonder directement dans ses écrits, comme aussi la suivre dans les œuvres à paraître [1]. La théologie, en particulier, aura tout intérêt à mieux connaître la pensée de Jung, reflétée dans celle d'un de ses disciples les plus en vue. N'en sommes-nous pas venus au point où C. G. Jung est devenu *indispensable* à côté de K. Barth ? Il ne suffit plus en effet de connaître et de définir, en de savantes doctrines bien structurées, l'Objet divin de la foi. Ces constructions monumentales de la dogmatique ne risquent-elles pas de demeurer stérilement suspendues entre ciel et terre, sans contact vivant avec la réalité terrestre, sans influence efficace sur la nature humaine, si un effort parallèle n'est tenté, par une connaissance psychologique approfondie de l'homme, pour déterminer — et vivre surtout — le mode d'insertion concrète, de suture

[1] Nous ne pouvons que signaler l'ouvrage le plus récemment publié : ERICH NEUMANN : *Die Grosse Mutter*, Zurich, Rhein Verlag, 1956, 350 p., 243 planches hors texte, 77 illustrations dans le texte.

organique des vérités chrétiennes dans le Sujet humain, en particulier dans ses profondeurs inconscientes si complexes et déroutantes ? Ceci a été grandement méconnu dans le passé.

Umkreisung der Mitte ! A la recherche du centre mystérieux de l'homme ! Les ouvrages que nous avons examinés plus haut ne nous invitent-ils pas à penser qu'Erich Neumann, dans sa quête passionnée du « facteur central » du psychisme humain, aboutit à ce résultat inattendu : le centre mystérieux de l'homme est l'archétype du Soi, ou de « l'image de Dieu » en l'homme, objet de la gravitation universelle des éons, de tous les événements cosmiques, terrestres, infernaux et humains. Le « soi » est ce qu'il y a de plus personnel, de plus intime et existentiel en nous, il est le sens de l'unicité et de la totalité de la personne, en même temps que le seul point de contact en nous avec le surpersonnel, le transcendant. Il est l'organe de communication avec le cosmos et la divinité. Il est le chandelier, encore vide et éteint à cause de la chute dans le péché, mais qui attend impatiemment la flamme de la Présence divine, du Verbe créateur, de l'*imago Dei* vivante. Les théologiens demeureront-ils indifférents à cet aboutissement de la psychologie analytique contemporaine, tel qu'il s'exprime on ne pourrait plus explicitement dans l'œuvre de G. P. Zacharias, et tel qu'il est largement quoique implicitement pressenti dans celle de Neumann ? Cet état de fait n'aura-t-il pas des conséquences considérables pour la pensée théologique et la vie de l'Eglise, en particulier ?

Notons qu'il n'a pas encore été donné à l'auteur, israélite de bonne souche, de franchir le seuil christologique. Il lui reste à découvrir, dans une expérience personnelle, le centre mystérieux, non seulement subjectif mais aussi objectif, de l'homme, comme l'a si bien saisi son collègue Zacharias, que nous venons de nommer, un théologien orthodoxe oriental doublé d'un psychologue avisé, appartenant comme lui à l'école de Zurich. En effet, dans son livre : *Psyche und Mysterium* (collection de l'Institut C. G. Jung, Rascher Verlag, Zurich 1954, 171 pages), Zacharias déclare que le Soi, centre existentiel de la nature humaine, ne peut être exaucé et accompli que par la plénitude vivante de Jésus-Christ s'insérant dans l'homme, du Fils de Dieu réellement présent et grandissant, comme « nouvel Adam » ou homme parfait, au cœur de la psyché humaine. N'est-il pas extraordinaire que la psychologie moderne soit amenée à envisager la restitution de « l'image de Dieu » dans la créature humaine (Genèse 1 : 26 ss.). — soit l'habitation effective en nous du Christ vivant, « l'image du Dieu invisible » de Colossiens 1 : 15 — comme la solution parfaite du problème psychologique de l'homme ? A force de pratiquer le principe de « l'exclusion de la transcendance » recommandé par Th. Flournoy comme méthode de travail seulement, la psychologie

en était venue à sortir de ces limites permises et à abolir allégrement toute transcendance en la réduisant — c'était si tentant, mais combien sommaire ! — à un ensemble de projections et de symboles de nos états d'âme, à la manière indûment simplificatrice de Feuerbach. Nous l'avons constaté, la psychologie moderne n'en est plus là. Elle a fait du chemin et présente aujourd'hui un tout autre visage.

L'enquête à laquelle nous venons de nous livrer nous a aussi rendus attentifs au drame de l'âme juive, où l'union des contraires prépare certainement de grandes surprises et d'insignes découvertes. D'une part, un intellect très développé — on serait tenté de dire : hypertrophié — qui scrute et dissèque, qui renverse et nie, et, d'autre part, un inconscient intraitablement religieux, attaché malgré lui tenacement à Dieu, et qui ne pourra échapper à son destin, pensons-nous, à son élection de découvrir un jour et d'aimer enfin le Messie « qu'il a percé ». Dieu et son Oint sont à jamais inscrits de manière indélébile dans les profondeurs inconscientes de l'âme juive, et aucun rationalisme ne parviendra jamais à les en effacer.

Enfin, l'œuvre de Neumann, comme celle de Jung, nous incite à revoir le jugement et la solution que l'Occident a arrêtés de longue date à l'égard du problème de la femme, et de tout ce que recèle la psychologie du féminin, encore si étonnamment méconnue, inexplorée et inutilisée.

WILLIAM LACHAT.